

A close-up, sepia-toned photograph of a typewriter keyboard. The keys are arranged in a row, with some keys like 'N', 'A', 'Y', 'U', 'B', 'S', 'L', 'K', 'X', and 'G' clearly visible. The lighting creates strong shadows and highlights, emphasizing the mechanical texture of the keys.

Hervé Gaillet

Derrière les lignes

Roman

AlterPublishing

Hervé GAILLET

**DERRIÈRE
LES LIGNES**

Roman

www.alterpublishing.com

Du même auteur, chez le même éditeur :

- LA CINQUIÈME NOUVELLE (2014)

Remerciements à :

*Jean-François Charpentier, Bernard Côme, Philippe Tulli,
pour leurs conseils précieux et bienveillants
Pierre Benoit sans lequel ce récit n'aurait pu être écrit...*

Chapitre 1 – Les marmites

Plateau du chemin des Dames (Aisne) – novembre 1914.

— Vous écrivez, mon lieutenant ?

Le caporal Plasse, du 218^{ème} Régiment d'Infanterie, n'était pas simplement lourdaud dans sa démarche, il l'était aussi dans ses manières. Bien sûr que le lieutenant Benoit, auquel il s'adressait, écrivait. Il le voyait bien et, donc, il le dérangeait dans une rédaction rendue difficile par le froid, l'humidité et le simple morceau de bois inégal posé sur les genoux qui servait à l'officier de bureau de fortune.

L'autre releva la tête avec un peu d'agacement tempéré par une bienveillance naturelle. La balourdise des hommes de troupe l'étonnerait toujours, même s'il en avait fait l'expérience lors de son service militaire une dizaine d'années auparavant en Algérie, dans les zouaves d'où il était sorti avec le grade de sergent. Il se borna à opiner.

— Oui, j'écris.

— À votre fiancée peut-être ? Moi je n'en ai pas, alors j'écris à ma mère.

Le caporal se dandina un peu.

— Mais l'écriture, c'est pas mon fort, hein...

Le lieutenant, maussade, anticipa la timide requête qui s'annonçait.

— Vous voudriez que je vous aide ? J'ai fait des études de lettres...

- Oh, oh ! Je ne voudrais pas trop vous déranger, mon lieutenant, non ! C'est juste que ma mère, elle serait contente d'avoir un peu de mes nouvelles et de savoir si je pourrai rentrer d'ici janvier, pour tuer le cochon...
- Janvier ? C'est loin, janvier, observa pensivement Benoit.
- Ouais, reconnut Plasse, la gorge un peu serrée, c'est loin... Mais bon, pour l'instant, tout est calme, hein ?

Cela faisait en effet maintenant plus d'une heure qu'il régnait un calme inattendu sur la ligne de front. L'appel s'était terminé avec la relève des troupes de première ligne, les corvées avaient été exécutées et le petit-déjeuner distribué. L'agitation des tâches quotidiennes banales et répétitives du début de la matinée s'était maintenant calmée. Les travaux de force, le terrassement, le remblaiement, la consolidation des murs ou la disposition de poutres et d'étais n'avaient pas encore commencé. Alors, pour le moment, un silence immobile et précaire recouvrait les choses et les hommes.

Baïonnette au canon, ainsi qu'il était obligatoire en première ligne, ceux-ci avaient été autorisés à fumer et à relâcher un peu leur tension. Ils s'étaient pour la plupart assis par petits groupes de quatre ou cinq. C'était là le nombre maximum que l'on pouvait à peu près tenir dans ces tranchées étroites et inconfortables, inlassablement boueuses en raison du filet d'eau permanent qui y courait et qui se transformait çà et là, au détour d'un éboulement, en flaque incontournable à travers laquelle il fallait passer en s'enfonçant parfois jusqu'aux genoux.

Les hommes, tels des fourmis gris-bleues, étaient arrivés la veille en rangs serrés à travers le lacis inextricable des centaines de venelles tortueuses qui menaient au front. Ils tentaient maintenant de

s'accommoder au mieux de la précarité de leur situation. Ils avaient quelques jours à tenir avant d'être, à leur tour, relevés et de revenir, pour combien de temps ?, vers l'« arrière », au vrai quelques centaines de mètres à peine. À ce régime, personne ne pouvait se voir reprocher d'être « embusqué » : à peine redescendus de première ligne, ils pouvaient être amenés à y retourner immédiatement en renfort en cas d'attaque soudaine des Boches. Et si, au final, le roulement finissait par chance par les tenir éloignés de la zone immédiate des combats, combien de ceux qui étaient montés au front redescendraient, combien resteraient *là-haut*, définitivement ?

Pour l'heure, comme toujours, les hommes attendaient donc les ordres ou les événements qui les déclencheraient. À défaut d'ennemi, ils tuaient donc d'abord le temps. En première ligne des tranchées françaises du Chemin des Dames, situées à peine à quatre-vingt mètres de celles des Allemands, ils avaient interdiction de parler, pour ne donner aucune indication à l'ennemi sur leurs endroits de concentration. Mais ils pouvaient jouer aux cartes en silence et parfois fumer. Certains en profitaient pour somnoler, d'autres pour sculpter un morceau de bois. Les plus éduqués écrivaient à leur famille une lettre que le vaguemestre rapporterait à l'arrière, à moins qu'on ne la trouve sur eux, s'ils venaient à être tués avant.

Hormis les sentinelles, soigneusement dissimulées, il était interdit de tenter d'observer les positions ennemies en haussant la tête au-dessus du mauvais parapet éboulé. En face, les tireurs ennemis fracassaient sans pitié le crâne des inconscients, des curieux et des indisciplinés. De temps à autre, une balle passait au-dessus des têtes ou se fichait dans un étai après un piaulement bref et sinistre. Des tirs français y répondaient sporadiquement avec les mêmes résultats hasardeux.

Pendant les heures d'attente, les cervelles des soldats

travaillaient. Valait-il mieux attendre, l'angoisse au ventre, un combat que la plupart des *piou-pious*¹, les jeunes fantassins, n'avaient jamais connu ? Ne valait-il pas mieux en finir au plus vite, agir, tirer, se battre pour la terre de France afin de crever l'abcès de la peur qui rongait les cœurs et les têtes ? Personne n'en savait rien et nul n'engageait de débat sur ce point. Attendre était insupportable mais au milieu de cette torture de chaque instant, au moins, les hommes se disaient qu'ils restaient encore vivants. La poignée de minutes, de secondes qu'ils avaient gagnées, grappillées, volées à la mort qui rôdait partout, était un morceau d'éternité d'un paradis qui pouvait prendre fin à tout instant.

Avec mille précautions, sans relâche, ils consolidaient ces tranchées creusées à la hâte un mois et demi auparavant, quand la contre-offensive franco-britannique, engagée après les succès de la bataille de la Marne de début septembre 1914, avait finalement échoué. C'était à ce moment que l'État-Major avait choisi de mettre fin à une guerre de mouvement indécise et de s'enterrer afin de préparer une offensive générale et victorieuse.

Mais l'ennemi, aussi, avait creusé des tranchées. Il s'était enterré également, avec méthode, avec constance, avec opiniâtreté. Pareillement, il avait déroulé ces fils de fer barbelés de terribles pointes entortillées qui déchiraient tout, les vêtements des vivants autant que les corps des morts qui bondissaient tragiquement sous le choc des obus. Comme les Français, les Allemands avaient installé des sentinelles, des mitrailleuses, des tireurs embusqués.

Chaque camp, désormais face à face, attendait. Côté français, qu'attendait-on, au juste ? Eh bien, avant tout, la

¹ Tous les mots et expressions en italique font l'objet d'une explication dans le glossaire en fin d'ouvrage

victoire, la percée finale obtenue « à tout prix » selon le mot terrible du Haut commandement, celle qui repousserait l'ennemi et mettrait fin à la guerre. Mais de la guerre, le terme était encore bien lointain et indistinct.

Dans l'attente de cette issue heureuse dont chacun pressentait qu'elle serait pavée de larmes, de souffrance et de sang, le quotidien se poursuivait. Le quotidien, c'était des offensives d'infanterie aussi meurtrières d'un côté que de l'autre, des bombardements d'artillerie intenses et des explosions terrifiantes qui laissaient chaque camp hébété. Puis, dans le *no man's land* délimité au nord et au sud par les premières lignes de tranchées, les infirmiers de chaque armée allaient récupérer les cadavres, guère rassurés par le précaire drapeau blanc censé leur assurer une sécurité temporaire.

Ce que l'on attendait donc, au jour le jour, c'était d'abord de survivre individuellement : parvenir à manger suffisamment, à boire aussi malgré les aléas du ravitaillement et puis aussi survivre à la déveine de la mauvaise blessure ou de la mort qui frapperait nécessairement, au prochain carnage. On crevait de trouille sous l'enfer de la mitraille et des explosions d'obus. Pourtant on offrait bravement sa poitrine au feu ennemi et on s'acharnait à défendre le sol de la France. Pour ce qui était de la victoire, de la fin de la guerre...

Elles ne semblaient pas pour demain, réfléchissait pensivement le lieutenant Pierre Benoit, mobilisé un joli mois d'août 1914 au 218^{ème} RI de Pau et qui se retrouvait maintenant dans les frimas de l'Aisne. Assis sur une caisse de mauvaises planches disjointes dont le contenu avait depuis longtemps disparu, le dos appuyé au mur en partie éboulé de la *cagna*, cet abri de fortune à laquelle lui donnait droit sa qualité d'officier (mobilisé comme sous-lieutenant, il avait reçu solennellement sa deuxième barrette de lieutenant le 28 septembre), il serrait

mélancoliquement sur lui, comme tant d'autres, son maigre trésor de naufragé des tranchées. Il y avait là des lettres, un porte-cigare en cuir donné par celle qu'il aimait, un crayon et quelques feuilles fripées et parfois humides. Sur celles-ci, il adressait à son amie Fernande une correspondance au ton soigné qui, au milieu de la barbarie du conflit et de la bêtise souvent puérile de la troupe, constituait le mince fil qui le reliait à la civilisation.

Le jeune homme de vingt-huit ans avait pourtant et comme tant d'autres accueilli la guerre de façon enthousiaste et même quasi-mystique. Trois mois auparavant, il avait jubilé à voir l'entrain des conscrits qui criaient « à Berlin ! » tandis que les filles accrochaient des fleurs à leurs boutonnières. Tous étaient sûrs d'une victoire totale au terme d'une guerre courte que certains voyaient même se terminer pour les vendanges... Licencié en lettres, Benoit avait à l'évidence intellectualisé la situation davantage que la moyenne, concevant même l'idée d'une forme de sainteté de l'engagement entier d'une nation qui irait récupérer les provinces d'Alsace et de Lorraine perdues en 1871, afin de réécrire une Histoire injustement funeste.

En fait de « guerre sainte », cela avait d'abord été une guerre sotte où les erreurs tactiques, répétant presque le conflit de 1870, avaient permis aux Allemands de parvenir jusqu'à deux cents kilomètres de Paris, déserté par un gouvernement replié à Bordeaux. Le 218^{ème} RI du lieutenant Benoit, régiment de réserve du 18^{ème} RI et rattaché à la 36^{ème} Division d'Infanterie, avait pour sa part été engagé, bravement mais sans succès, à Charleroi à partir du 21 août 1914. Défait, il avait été précipité dans une retraite chaotique et humiliante dans la région de Nouvion, avant d'être reconstitué puis d'être renvoyé sur le plateau du Chemin des Dames depuis le 8 octobre. Il s'agissait de grossir les rangs d'une armée qui n'était désormais plus engagée dans une guerre de mouvement

mais de tranchées.

Car le Ciel était sans nul doute venu au secours de la France éternelle avec la victoire de la Marne, « miracle » qui avait renversé le cours de la situation à la mi-septembre. La guerre sainte du début était alors devenue une guerre sale (mais y en avait-il jamais eu de propre ?) où, englués dans des tranchées sans cesse creusées puis démolies, comblées puis recreusées de nouveau, les soldats pataugeaient dans la boue et les déjections.

De cette guerre qui se voulait courte, le lieutenant Benoit ne voyait maintenant plus la fin, en ce mois de novembre 1914 où le froid lui mordait déjà âprement les doigts lorsqu'il tenait son crayon et son papier à lettres. À cette minute, dans le silence qui était étrangement tombé sur lui et la section de quatre-vingts hommes dont il avait la responsabilité, le temps semblait suspendu. Un instant, il se prit à songer à une forme de paix, attentif au chant des oiseaux que l'on entendait de nouveau un peu depuis que les balles avaient arrêté de siffler.

- C'est calme, oui. Mais pour combien de temps ? pensait-il tout haut.
- Ça, mon lieutenant, y'a que le Bon Dieu qui le sait... se tortilla Plasse en lissant sa moustache.
- Certes. D'où êtes-vous, Plasse ?
- De Lannemezan, près de Tarbes, mon lieutenant. Mes parents y ont une ferme à la sortie de la ville.
- Vous avez votre Certificat d'études et c'est pourquoi vous êtes caporal, je crois ? Pourquoi avez-vous besoin d'aide pour écrire ?

Plasse rajusta sa capote et bricola timidement sa boucle de ceinture. La vérité, et Benoit le sentait bien, n'était pas

qu'il avait besoin d'aide pour écrire mais qu'il avait surtout besoin de quelqu'un à qui parler.

- Chez moi, ils m'ont fait la fête quand je suis parti, dit-il, les yeux maintenant embués. Mais bon, pour ici, ils ne peuvent pas savoir comment c'est. Vous connaissez, Lannemezan ?
- De nom, seulement. Je connais bien la région de Dax et j'ai vécu à Montpellier mais je connais peu les Hautes-Pyrénées.
- Là-bas, ils ne peuvent pas s'imaginer ce qu'on vit ici, nous. Et ceux qui reviendront auront du mal à leur expliquer. Il faudrait qu'on leur dise dès maintenant mais...
- ... mais il y a la censure, n'est-ce pas ? Bah, elle n'est pas trop méchante si vous ne critiquez pas ouvertement vos chefs, vous savez. Il faut simplement que vos parents lisent un peu derrière les lignes...
- *Derrière les lignes ?* dit Plasse en fronçant le sourcil sans comprendre. Y'a que les Boches, derrière les lignes, mon lieutenant !?...

Benoit soupira en hochant la tête avec un peu de lassitude : « C'est d'accord. On verra ça, caporal, on verra ça... » Il ajouta, levant les yeux vers le ciel où une brume glaciale s'évertuait à stagner : « Pour le moment, tout est calme. »

Soudain, quelque part, on entendit un cri partir : « les marmites ! ». L'Enfer déversa alors son feu sur la Terre.

-oOo-

Les hommes se regardaient les uns les autres, hébétés, les pieds couverts de boue, le visage et les vêtements noirs

de terre. La stupeur et l'égaré se lisaient sur la plupart des visages. Ils se comptaient entre eux, cherchaient un visage familier pour se rassurer, tragiquement étonnés d'être encore vivants, effarés à l'idée que certains d'entre eux fussent déjà morts ou, pire, volatilisés.

Le bombardement d'artillerie allemande avait été plutôt court, moins d'une demi-heure et les canons français de 75 mm avaient aussitôt répliqué, dans un tonnerre assourdissant. La terre avait tremblé sans interruption, violemment secouée par des explosions qui projetaient sur les soldats des gerbes énormes de terre dont ils avaient dû ensuite émerger, hagards et choqués. Dans cette tornade de bruit, de souffle et de feu, toute visibilité avait disparu. C'était à peine si chacun pouvait distinguer le camarade auparavant placé à côté de lui. À tout moment, chaque homme pouvait être brusquement happé par le sol qui s'effondrait ou au contraire recouvert entièrement d'une montagne de terre qui s'abattait sur lui.

Puis, les tirs de « marmites », ces obus de gros calibre, cessant, l'assaut ennemi avait suivi. À la violence aveugle et anonyme du bombardement avait succédé le choc barbare des combats d'homme à homme. Les Allemands, coiffés de leur casque à pointe, s'étaient rués sur les positions françaises tandis que les quelques mitrailleuses, plus rares ici qu'en face, entraient en action. Les soldats français s'étaient ressaisis. Ils s'étaient hissés sur le bord du trou dans lequel ils se trouvaient et avaient ouvert le feu à l'aide de leur fusil Lebel sur ordre des officiers qui, eux, se servaient de leur revolver réglementaire, le solide « 92 ».

La résistance avait été acharnée, la mitraille fauchant les fantassins les plus hardis. Quelques soldats allemands étant parvenus à descendre dans la première ligne française, de furieux corps-à-corps s'étaient engagés, à coups de « Rosalie » puis à coups de crosse, de couteau et parfois simplement à coups de poings, dans le cas le plus

ultime. Peu à peu, l'offensive avait été repoussée et les Allemands avaient reflué, abandonnant le terrain à la désolation et aux morts des deux camps.

Après une heure de folie, la situation s'était donc finalement calmée. Il était l'heure de compter les effectifs. Par réflexe, le lieutenant Benoit brossa sa casquette et sa capote du revers de la main, constatant avec une satisfaction un peu puérile qu'aucun bouton de celle-ci n'avait été arraché dans la mêlée. Son pantalon garance, qui avait remplacé le sarouel de zouave de son incorporation, était en revanche maculé de terre et d'une boue qui lui donnait une couleur noirâtre. Dans une certaine confusion, il fit l'appel et recensa les blessés et les morts que l'on commençait à découvrir et à déterrer. Il y avait quelques absents, aussi, dont on découvrirait le corps sans doute un peu plus tard, éventuellement, dans les gravats et les éboulements. Peu à peu, les hommes sortaient de l'état de sidération dans lequel l'ouragan de bruit et de violence les avait plongés.

Sur la feuille réglementaire, le lieutenant Benoit nota la mort au combat du caporal Plasse. La nouvelle parviendrait à Lannemezan d'ici moins d'une semaine. Benoit songea qu'il y joindrait sans doute un mot personnel pour, d'une certaine façon, tenir la promesse épistolaire faite une heure avant. Non, vraiment, à Lannemezan, ils ne savaient pas comment c'était réellement, ici.

« Et il n'est même pas midi » se dit Benoit.

-oOo-

La réunion des officiers s'était tenue rapidement. Vers deux heures de l'après-midi, une estafette, ce soldat chargé d'acheminer les messages, vint prévenir Benoit d'une nouvelle convocation chez le capitaine Laurier,

responsable du secteur défendu entre autres par le 218^{ème} RI.

Benoit en revint avec une mine soucieuse qui n'échappa pas à ses hommes, occupés à déblayer les boyaux et à renforcer les murs. Lorsqu'il passa devant eux pour rejoindre sa cagna, ils risquèrent quelques questions.

- Il se passe des choses, mon lieutenant ? dit l'un.
- Il y a une relève ? demanda un autre à tout hasard.
- Il va y avoir des renforts, laissa tomber Benoit en ajoutant, entre ses dents mais bien distinctement « et double ration de gnôle ».

La réponse figea les soldats. Elle indiquait qu'un assaut se préparait, une offensive pareille à celle menée le matin par l'ennemi mais, cette fois, conduite par les Français. Car dans ces moments, le commandement ne lésinait pas sur l'alcool pour mieux donner du cœur au ventre aux soldats.

Benoit convoqua la dizaine de sous-officiers et de gradés de sa section au bout de quelques minutes. Parmi eux il retrouva avec plaisir ceux avec lesquels il avait plutôt les meilleures relations, constatant que, heureusement et pour le moment du moins, aucun n'était encore mort. Ils étaient tous un peu plus jeunes que lui de cinq à dix ans. Il y avait par exemple le maigre caporal-chef Boyer, aux cheveux ras et à la mâchoire serrée, un garçon à l'allure juvénile qui contenait mal sa nervosité. Il y avait le sergent Greizmann, un peu introverti et qui semblait égaré mais dont Benoit avait souvent pu mesurer le courage indéniable. Quant au caporal Escourroux, un Montpelliérain débrouillard et rusé, sa concentration et son sérieux avaient du mal à masquer son angoisse, au vrai partagée par tous.

- Nous allons être renforcés, annonça Benoit. Le capitaine a reçu l'ordre d'attaquer et c'est notre secteur qui est concerné.
- C'est pour quand ?
- Je n'ai pas d'information pour l'instant. Cela me semble trop juste pour cet après-midi car les renforts ne sont pas encore là.
- La nuit va tomber dans trois heures, mon lieutenant...
- Oui et il n'y a pas d'offensive nocturne prévue.
- Donc demain à l'aube ?
- Sans doute, mais je ne peux pas vous l'affirmer... J'attends les ordres. Je vous les ferai passer immédiatement.

Benoit passa la main dans ses cheveux noirs et drus, en sueur malgré le froid. Son large visage avait depuis longtemps perdu son habituelle jovialité. Il donna ses ordres.

« Vérification de l'équipement dans une heure puis distribution des munitions aux hommes. Pour demain, on devrait nous fournir des grenades. Pas très nombreuses : il ne faudra pas les gaspiller. Rompez. »

La réunion prit fin et le groupe se disloqua. Benoit ajouta : « Inutile de doubler la garde cette nuit. Nous aurons besoin de tout le monde à pied d'œuvre demain matin. Je serai bien sûr ici et disponible pour chacun d'entre vous si besoin. »

-oOo-

Les ordres reçus avaient confirmé l'intuition des hommes : une offensive était prévue pour le lendemain à sept heures précises sur le secteur de la 24^{ème} compagnie

du 218^{ème} RI. Naturellement, cette opération faisait partie d'un plan plus vaste qui impliquait d'autres compagnies déjà en poste. Il nécessitait aussi l'envoi de troupes fraîches qui devraient monter au front cette nuit, l'obscurité dissimulant les mouvements de troupes à l'ennemi.

Diversions, appui, quel était au juste le rôle de la 24^{ème} dans ce dispositif ? Tous l'ignoraient. Peu importait, d'ailleurs. Son objectif demeurait simplement la tranchée adverse, à prendre puis à tenir. L'artillerie ouvrirait d'abord un feu terrible. Les échelles seraient dressées puis, au coup de sifflet, les hommes franchiraient le parapet pour s'élancer à l'assaut dans le *no man's land* déchiqueté, vallonné de trous d'obus et parsemé de cadavres non récupérés. Là, ce serait à la grâce de Dieu, pour tous et pour chacun.

Dans l'immédiat, c'était la veillée d'armes et l'attente, insupportable. Certains soldats dormiraient malgré tout, harassés, d'autres écriraient une lettre, peut-être la dernière, d'autres encore prieraient ou prendraient un soin méticuleux à fourbir leur arme, pour s'occuper et se rassurer.

Le lieutenant Benoit, comme les autres, n'échappait pas à l'angoisse. Pour tromper la peur, il écrivait donc sans relâche, mobilisant ses ressources intellectuelles face à l'anxiété qui le gagnait peu à peu. Après tout, quand il y réfléchissait bien, écrire, c'était finalement ce qu'il savait faire de mieux dans la vie. Alors il noircissait du papier à lettres. Bien sûr à l'attention de sa famille, de sa mère, de ses sœurs et de Fernande avec laquelle il vivait depuis deux ans à Paris. Il jetait aussi, çà et là, des idées pour un futur récit, un projet qui lui tenait à cœur puisqu'il était parvenu, en juillet, juste avant la mobilisation, à faire publier un premier recueil de poèmes.

Sa cagna d'officier était modeste et il mettait un point d'honneur à ce que les travaux de remblaiement et la paille apportée aillent d'abord à ses hommes. Quant à l'agencement intérieur, il était presque misérable mais le lieutenant Benoit s'employait à s'en accommoder au mieux : un tréteau de bois inégal, une bougie allumée avec précaution à cause de la lumière projetée, une planche posée horizontalement pour servir de bibliothèque, une boîte en fer blanc contenant un encrier et du matériel d'écriture. Pendu en travers du linteau afin de créer un peu d'intimité, un morceau de linge qui avait connu des jours meilleurs marquait dérisoirement la limite à laquelle tout visiteur devait s'annoncer. « Ceux qui reviendront d'ici seront vaccinés contre toutes les misères matérielles » avait-il un jour écrit dans un courrier. Et encore, aujourd'hui, il ne pleuvait pas...

Le lieutenant perçut soudain des pas au-dehors. L'obscurité était maintenant quasi-totale. Sporadiquement, des coups de feu résonnaient, tirs isolés de quelque franc-tireur qui s'acharnait sur une ombre. Benoit s'étonna : on aurait suffisamment l'occasion de tirer demain, comment certains trouvaient-ils par avance le moyen de faire du zèle ?

- Mon lieutenant ? demanda une voix un peu hésitante.
- Qui est là ? Il se passe quelque chose ? demanda Benoit sans bouger le rideau.

La voix se raffermir.

- Vous avez indiqué, tout-à-l'heure, que l'on pouvait venir vous voir en cas de besoin.
- Naturellement. Présentez-vous d'abord.

Sans réponse et intrigué, Benoit sortit la tête et fit jouer

son briquet pour éclairer son visiteur.

- Ah, c'est vous, dit-il, reconnaissant l'un des troupiers qu'il avait réunis en milieu d'après-midi, tandis que l'autre rectifiait la position. Vous ne pouviez pas le dire ? Qu'est-ce qui se passe ? Entrez.
- Merci, mon lieutenant, dit l'autre avec une sorte de soulagement en ôtant sa casquette, et puis excusez-moi.
- Excuser de quoi ? Prenez donc un siège, si je peux qualifier ainsi le pénible morceau de caisse que voici. A la guerre comme à la guerre, comme l'on dit. Alors ?

Benoit observait son interlocuteur avec acuité. Dans l'ombre, il ne distinguait quasiment pas son visage mais le trouble de l'individu était évident. Le jeune lieutenant se demanda quels mots il allait pouvoir trouver pour lui redonner du courage, si c'était de cela qu'il s'agissait.

- Demain, c'est l'offensive, mon lieutenant, dit l'homme.
- Oui. À sept heures.
- J'ai... j'ai quelque chose à vous dire, alors.
- Quelque chose ? De quoi s'agit-il ? D'une question de matériel ou bien...
- Non. Il s'agit de quelque chose de plus... personnel.
- Qui me concerne, moi ? demanda Benoit avec surprise.
- Non, moi. Il faut que je parle à quelqu'un. Demain, une fois passé le parapet, il sera trop tard. On ne sait pas où on en sera et si on sera encore vivant après... Et moi, je n'en peux plus.
- Vous voulez écrire à quelqu'un, vous aussi ? demanda l'officier en tâtant dans le noir pour trouver son porte-plume.

— Non, je veux parler.

L'officier se redressa, comprenant que son interlocuteur avait certainement à soulager son âme.

— A qui voulez-vous parler... à un prêtre ?

— Non, je ne pourrais pas le supporter !

— Ah ? De toute façon, cela vaut mieux car je n'en ai aucun sous la main. Et moi, je n'ai pas vraiment l'habitude de recevoir des confessions C'est une affaire grave ? Voulez-vous en parler aux gendarmes, alors ?

L'autre se raidit : « Je veux vous en parler, à vous, pour que si, demain, il m'arrive malheur, certaines choses soient faites après moi. J'ai... J'ai confiance en vous. »

Benoit tenta d'esquiver, non sans angoisse : « Vous savez... hum... À moi aussi, il peut arriver malheur, demain. Enfin, si vous le voulez, je pourrai me charger d'une commission de votre part, si jamais... »

Dans un geste inattendu que Benoit ne put prévenir, l'autre lui saisit soudain les mains avec une sorte de ferveur reconnaissante : « Merci, merci ! Il faut que je vous raconte, tout. »

Benoit était près de lui conseiller de faire vite mais il se ravisa avec bienveillance.

— Je vous écoute. Après tout, observa-t-il, rien ne nous presse, cette nuit...

— Je ne sais pas par où commencer, à vrai dire, dit l'homme.

— Eh bien ! Par... Par la fin, tiens ! dit Benoit en essayant

de surprendre son interlocuteur par un mot un peu potache pour le détendre un peu. Hum, plus sérieusement : si vous pouviez dire, d'une phrase, ce qui vous amène à moi, que diriez-vous ?

- D'une phrase ?
- Oui, simplement.
- Alors : j'ai tué un homme.
- Ah ! Évidemment, reconnut Benoit, assez surpris, si on commence comme ça...

Table des matières

Chapitre 1 – Les marmites	5
Chapitre 2 – Naufrage à Borneville	23
Chapitre 3 – Une mince fille aux cheveux blond rouge	43
Chapitre 4 – Le retour du poète	63
Chapitre 5 – Un thé chez les Valenville	85
Chapitre 6 – Des télégrammes en Normandie	107
Chapitre 7 : Rendez-vous chez Hans	131
Chapitre 8 – Un après-midi avec Pierre Benoit	151
Chapitre 9 – Hypothèse contre hypothèse	171
Chapitre 10 – Le déjeuner au Polidor	194
Chapitre 11 – Une disparition	218
Chapitre 12 – L’inspecteur Fraisse mène l’enquête	240
Chapitre 13 – Le palais de la fortune	262
Chapitre 14 – Saint-Céré, si loin, si près...	286
Chapitre 15 – Les deux rendez-vous	306
Chapitre 16 – Réception au château	328
Chapitre 17 – Le cinquième poème	346
Chapitre 18 – Usurpation	365
Chapitre 19 – Saint-Guillaume	384
Chapitre 20 – Salomé	403
Nota bene	423
Glossaire	425
Personnages (par ordre d’apparition) :	433
Les poèmes du tueur	435
Repères chronologiques sur la vie de Pierre Benoit	437

Chez AlterPublishing LLC, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que l'ouvrage soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel. Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous. Les livres et les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets. À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits. Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur. Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.

© 2017 AlterPublishing Books